



Le village de Tanéka Koko (photo J. & L. Triolet)

# GROTTES-REFUGES, GROTTES-GRENIERS ET GROTTES SACRÉES DU NORD-OUEST DU BÉNIN

Jérôme TRIOLET & Laurent TRIOLET<sup>1</sup>

## Résumé

Dans le Nord-Ouest du Bénin, les reliefs de l'Atakora dissimulent des abris sous roche et de petites grottes qui furent utilisés par les populations locales jusqu'au début du XX<sup>e</sup> s., pour se réfugier, cacher des réserves et même lutter contre le pouvoir colonial. Cette tradition, qui se retrouve au Togo voisin, remonte au moins au XVIII<sup>e</sup> s., les habitants de ces régions étant soumis, avant la période coloniale, à d'incessantes razzias de cavaliers à la recherche d'esclaves et de grains. Dans l'Atakora comme ailleurs en Afrique de l'Ouest, les grottes et autres anfractuosités dans la roche présentent également souvent un caractère sacré, magique, et certaines cavités combinent des fonctions protectrices et religieuses. Lors de notre premier voyage au Bénin, en 2014, nous avons pu visiter et étudier quelques-uns de ces sites chargés d'histoire et de croyances.

## Abstract

In north-western Benin, the Atakora Mountains conceal rock shelters and small caves that were used by local populations until the early 20th century as places of refuge, to hide supplies and even to fight against colonial rule. This tradition, which is also found in neighbouring Togo, dates back to at least the 18th century, when the inhabitants of these regions were subjected to incessant raids by horsemen in search of slaves and grain before the colonial period. In the Atakora, as elsewhere in West Africa, caves and other cavities often have a sacred and magical character, and some cavities combine protective and religious functions. During our first trip to Benin in 2014, we were able to visit and study some of these sites steeped in history and belief.



**Fig. 1 :** Restes d'un grand silo en banco construit dans un abri sous roche. Il est séparé en deux compartiments équivalents par une cloison centrale et devait pouvoir autrefois contenir quelquel 2,3 m<sup>3</sup> de grains ; site de Tagayé-Koutanongou (photo J. & L. Triolet).

Dans le Nord-Ouest du Bénin, dans l'Atakora (région composée aujourd'hui des départements du Donga et de l'Atacora), de simples abris sous roche mais aussi des grottes plus profondes creusent les falaises. Dans la forêt claire ou dans la savane arborée, et malgré les feux de brousse fréquents, la végétation masque parfois de vastes cavités ouvrant sur le flanc de barres rocheuses, sous une dalle ou un énorme bloc, sous un surplomb ou au cœur d'un chaos. Avant la pénétration française et la colonisation, les habitants des villages alentour utilisaient ces cavités pour se cacher lors des razzias des ethnies ennemies, notamment celles des cavaliers Tyokossi (aussi appelés Anoufom), établis plus à l'ouest dans l'actuel Togo et au-delà, ou encore des cavaliers Bariba qui vivaient eux un peu plus à l'est autour de Kouandé et de Birni dans l'actuel Bénin ; tous écumaient la région à la recherche d'esclaves (TEIGA 2014). Dans cette Afrique où, comme l'explique Amadou Hampâté Bâ, la présence du sacré se trouve en toute chose (BÂ 1992), les

grottes de l'Atakora abritent également des cultes et des rites.

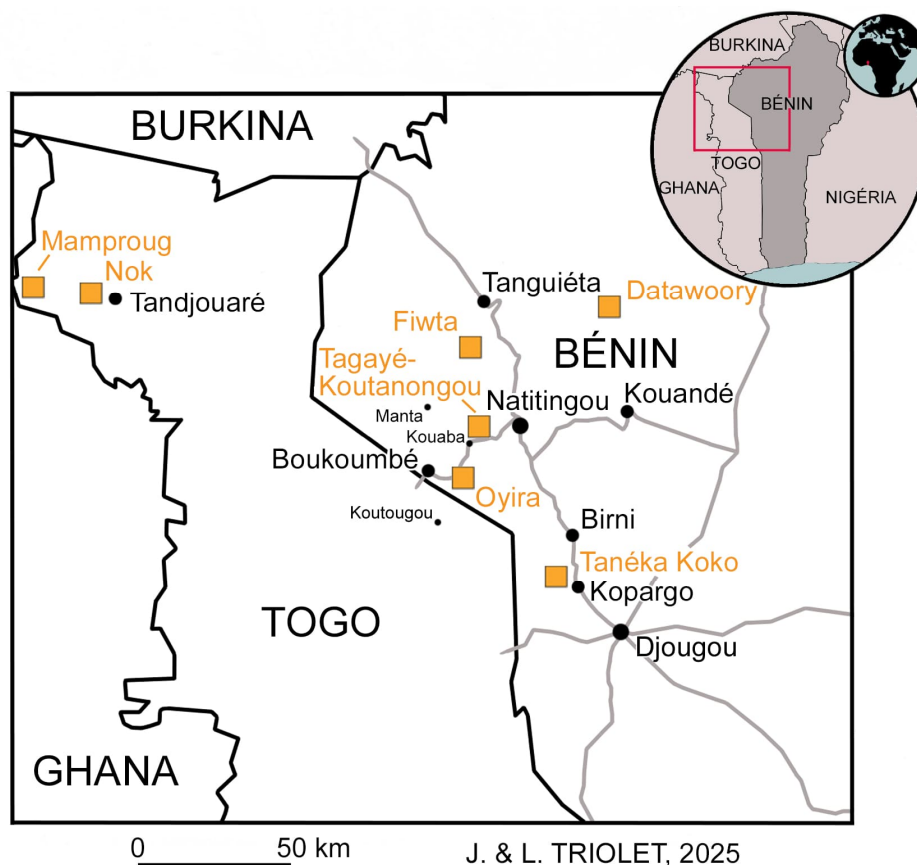
### Des grottes pour se réfugier et cacher des réserves

Dans l'Atakora, les razzias sévirent jusqu'à l'établissement de l'administration coloniale, vers 1913 pour les zones les plus reculées, date de création des postes administratifs de Natitingou et de Boukoubé par les Français. Mais la région était à peine soumise, le pouvoir colonial s'étant jusque-là très peu préoccupé de ce territoire peu accessible marqué par les reliefs de la

chaîne de l'Atakora qui, au Bénin, culmine à 658 m. Les différents peuples de l'Atakora que l'administration française regroupait sous l'appellation Somba se révélèrent farouchement indépendants et résolument hostiles, c'était particulièrement le cas des Batammariba (ou Bétammaribé). Ailleurs au Dahomey, la création et l'entretien des infrastructures des cercles, au moyen de corvées, dans des conditions

*« Une fois dans les falaises, ils ont combattu pendant dix jours et sont sortis par un canal qui existe encore aujourd'hui. »*

Chanson populaire, Mémorial de Kaba, Richard J. V. Sogan et Aimé Gonçalves, 2006 (circa).



**Fig. 2 : Localisation des grottes citées dans cet article dans le Nord-Ouest du Bénin et le Nord du Togo (J. & L. Triolet, 2025).**

épouvantables, à coup d'amendes et de peines disciplinaires, le recrutement de tirailleurs et de porteurs, la perception d'une imposition par capitation ainsi que le recensement nécessaire à la mise en œuvre effective de ce triptyque avaient déjà généré un profond ressentiment ; des soulèvements couvaient un peu partout. Dans l'Atakora, l'administration coloniale eut à peine le temps de se mettre en place que les Somba se révoltèrent, d'abord du fait des exigences sans cesse croissantes en matière de corvées et de prestations pour les travaux routiers, mais également à cause des premières tentatives de recrutement pour la Grande Guerre. Un terrain favorable à la guérilla, une population acquise à la cause galvanisée par ses chefs, des combattants disciplinés issus de différentes ethnies et un chef charismatique, Bio Tchayéba surnommé Kaba, allaient durant près de trois ans – de 1914 à 1917 – mener la vie dure aux troupes françaises et faire de ce soulèvement un mouvement emblématique de la résistance au colonisateur en Afrique de l'Ouest (GARCIA 1970). S'appuyant sur des positions naturellement fortes du fait du relief et de leur configuration, de l'enchevêtrement des rochers et de la végétation, renforcées avec soins au moyen d'ouvrages en pierres sèches et transformées en réduits qu'ils voulaient inexpugnables, Kaba et les siens ne purent cependant résister à l'artillerie et aux mitrailleuses de la colonne du commandant Renard lancée à leur poursuite. Et, le 7 avril 1917, la tradition veut que ce soit dans la grotte de Datawoory, au cœur du campement fortifié dans lequel il s'était replié après que ses autres repaires aient été détruits, non loin de Tandafa, dans la chaîne de l'Atakora à environ 50 km au nord-est de Natitingou, que Kaba finit par se faire massacrer avec ses compagnons lors d'une violente attaque d'artillerie (SOGAN, GONÇALVES 2006 ; KOUANDÉTÉ 2010 ; TEIGA 2014).

C'est dans ce contexte que de nombreuses cavités de la région furent utilisées pour dissimuler et soustraire des réserves à l'occupant, comme caches pour échapper au recrutement ou en tant qu'abris par tous ceux qui luttaient contre le pouvoir colonial.

### Les grottes de Tagayé-Koutanongou

Au cœur du Koutammakou, le pays des Batammariba, le site de Tagayé-Koutanongou, une douzaine de kilomètres à l'ouest de Natitingou, constitue un parfait exemple de ces positions naturelles qui servirent à la fois de

refuges et de points d'appui à ceux qui résistèrent au pouvoir colonial. À l'écart des takienta - ces maisons familiales fortifiées mondialement connues encore appelées tata - et des grands chemins, dominant la savane arborée qui s'étend à ses pieds en direction du sud-ouest, une longue barre rocheuse s'étire sur plusieurs centaines de mètres vers le nord-ouest. Elle se termine par un promontoire qui permettait de surveiller les villages environnants et la campagne au loin, à l'ouest comme au sud. Un ruisseau coule au pied de cet excellent poste d'observation, et des cavités naturelles se nichent à sa base. La roche, cristalline, n'a pas permis la formation de vides très importants, seulement des fissures s'élargissant par endroits en abris sous roche et des anfractuosités dans des chaos rocheux. La tradition veut cependant qu'elles aient servi d'abris et de caches du temps de Kaba (KABAKOU YORI 2014).



**Fig. 3 : Le sommet de la barre rocheuse de Tagayé-Koutanongou offre un excellent poste d'observation dominant la savane environnante (photo J. & L. Triolet).**

Plusieurs centaines de mètres au sud-est, à l'autre extrémité de la barre rocheuse, c'est au sommet du relief, sous une énorme dalle de pierre dégagée par l'érosion, qu'une grotte a été aménagée. Sous ce gigantesque bloc tabulaire, qui est comme posé en équilibre sur la terrasse dominant le paysage environnant, une vaste cavité, haute d'à peine un mètre, occupe presque toute la zone à l'interface avec le sol. Les ouvertures donnant sur trois de ses côtés ont été réduites, voire peut-être pour certaines à l'époque fermées, au moyen de dalles rocheuses rapportées disposées verticalement. Dans leur configuration actuelle, ces pierres plates restreignent l'accès en délimitant une sorte de goulot dans lequel il faut ramper et traduisent une volonté manifeste de contrôler l'entrée voire de l'interdire si besoin, donc une certaine fortification du lieu.

Enfin, à mi-chemin entre les deux extrémités du site, deux vastes abris sous roche pratiquement superposés creusent une avancée de la falaise. En contrebas, une cavité haute de plus de 1,50 m et profonde de 3 à 4 m pouvait facilement accueillir une dizaine de personnes bien qu'elle ne présente pas d'aménagement visible. En partie haute, un surplomb délimite un vaste porche ouvrant largement sur l'extérieur et masqué par la végétation. Il protège des intempéries une terrasse longue d'une cinquantaine de mètres sur laquelle subsistent les vestiges d'au moins quatre gros silos à grains en banco (terre crue). Telles des poteries géantes, ces silos étaient, comme aujourd'hui encore, façonnés à la main, à l'aide d'un mélange spécifique composé de terre rouge latéritique, de terre de termitière et de paille de fonio - une céréale à petits grains cultivée par les Batammariba - le tout malaxé avec de l'eau. Le banco durcissait ensuite en séchant et une couverture conique en paille venait coiffer cette grande jarre. Pour trois des silos, seules sont encore visibles les pierres de soubassement qui les surélevaient afin de les isoler du sol. Le quatrième est mieux conservé bien que sa partie supérieure ait disparu. Il est séparé en deux

compartiments équivalents par une cloison centrale et devait initialement pouvoir contenir quelque 2,3 m<sup>3</sup>. L'ensemble constituait un grenier d'une capacité totale d'environ une dizaine de mètres cubes si l'on considère que les quatre silos étaient de facture similaire et en service simultanément. Bien abrité des intempéries et aéré, il assurait le stockage d'au moins une partie des réserves de fonio, sorgho ou mil des occupants du lieu et permettait de les soustraire aux convoitises de l'administration coloniale.

Ce site discret à l'écart des pistes et des villages, pourvu d'eau et d'abris naturels aménagés à peu de frais, a ainsi très certainement permis à un groupe humain de se cacher et de dissimuler des vivres. Établi autour d'une position dominante contrôlant son environnement et renforcé par des aménagements en pierres sèches, il obéit à la même logique que ceux utilisés par Kaba et les siens dans leur lutte contre l'armée française. D'après la tradition, il fut utilisé à cette époque, mais rien n'interdit qu'il l'ait été antérieurement pour se protéger des razzias qui affectaient la région avant la colonisation.



**Fig. 4 : Deux silos contemporains en banco édifiés à proximité d'un habitat, l'un [à gauche] vide et dépourvu de couverture, l'autre [à droite] coiffé d'un toit en paille permettant de protéger son contenu ; Tagayé-Koutanongou (photos J. & L. Triolet).**



**Fig 5 : Les ouvertures de la cavité qui s'étend sous ce gigantesque bloc tabulaire ont été réduites au moyen de dalles rocheuses rapportées disposées verticalement. Ces pierres plates restreignent l'accès en délimitant une sorte de goulot dans lequel il faut ramper ; site de Tagayé-Koutanongou (photo J. & L. Triolet).**

#### La grotte de Oyira près de Koussoukoingou

Toujours au cœur du Koutammakou, à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Tagayé-Koutanongou, non loin de Koussoukoingou, se trouve un grenier souterrain du même type, mais bien mieux conservé car probablement un peu plus récent. Un kilomètre environ à l'est de la route nationale n° 7 qui vient de Natitingou et mène au Togo tout proche, le plateau cultivé parsemé de baobabs laisse place à un vallon assez densément boisé au fond duquel coule un filet d'eau. Le cours de cette petite rivière est interrompu par un escarpement rocheux qui l'oblige à dégringoler en cascade tout en alimentant un petit plan d'eau. En rive gauche, la falaise se poursuit sur une centaine de mètres ; c'est là que s'ouvre un vaste porche protégeant une plateforme créée à flanc de paroi par la chute de gros blocs anguleux. Abrisés par l'épaisse couverture rocheuse, cinq silos ovoïdes occupent l'essentiel de cette terrasse. Façonnés avec ce même banco, comportant notamment de la terre de termitière renforcée par de la paille de fonio, ils sont en bon état, excepté l'un d'entre eux aujourd'hui éventré. Celui situé le plus à l'extérieur présente de surcroît la particularité de voir sa panse renforcée d'un bourrelet et d'être divisé verticalement par des cloisons formant trois compartiments distincts de volumes équivalents. Ces silos, dont on peut estimer la capacité unitaire à environ 0,65 m<sup>3</sup>, sont nettement plus petits que celui encore visible à Tagayé-Koutanongou ; la capacité totale de stockage du grenier n'atteignant ici que 3 à 4 m<sup>3</sup>. Le reste de l'abri sous roche pouvait protéger des

intempéries tout au plus quelques dizaines de personnes ; les quelques boyaux s'enfonçant en fond de cavité restent impénétrables ou semblent trop étroits pour conduire à une salle plus profonde, et aucun aménagement défensif n'est visible. Le site, auquel on accède depuis l'amont en suivant un petit sentier qui serpente dans la vallée puis le long de la paroi rocheuse pour descendre au pied de la chute d'eau, s'avère cependant particulièrement discret, masqué presque jusqu'au dernier moment par un écran de végétation. On l'appelle Oyira, du nom d'une divinité dont l'autel se trouve plus en aval sur la rivière.



**Fig. 6 : Arrivée sur la grotte de Oyira et ses silos. Ce site aurait été utilisé dans les années 1920-1930 pour soustraire des grains aux réquisitions du pouvoir colonial (photo J. & L. Triolet).**

L'endroit a de tout temps constitué un point d'eau pour le village de Koussoukoingou et, aujourd'hui encore, les habitants qui n'ont pas les moyens de payer pour pouvoir puiser l'eau au forage viennent s'y approvisionner. Sa discrétion à l'écart du village et la présence d'eau en faisaient également une retraite relativement sûre pour les femmes et les enfants en cas de menace. Le grenier ne daterait quant à lui que de la période coloniale et plus précisément de la

construction de la route menant de Natitingou à Boukoumbé, à la frontière avec le Togo, dans les années 1920-1930. L'administration coloniale recourait alors, là comme ailleurs, aux corvées, recrutant de force des hommes pour la réalisation de la route et réquisitionnant les réserves des habitants pour les nourrir. Et si l'impôt, considéré comme un tribut au vainqueur après la répression des troubles de l'Atakora, était alors relativement bien accepté, ce n'était toujours pas le cas de ces levées d'hommes qui privaient de bras les activités agricoles et les autres travaux de la communauté (GARCIA 1970). Les Batammariba des environs auraient ainsi aménagé cette grotte ultérieurement au soulèvement de Kaba, essentiellement pour cacher, en temps de paix, les réserves qu'ils voulaient soustraire aux réquisitions de l'occupant, la tradition n'évoquant aucune utilisation antérieure (EDOUARD et CYRILLE 2014).



**Fig. 7 : Dans l'abri sous roche constituant l'essentiel de la grotte de Oyira, les cinq silos en banco, qui auraient été construits dans les années 1920-1930, sont en bon état, excepté l'un d'entre eux aujourd'hui éventré (photo J. & L. Triolet).**

#### Une pratique régionale

D'autres grottes et abris sous roche associés à des greniers ont été identifiés dans l'aire occupée aujourd'hui par les Batammariba, à Moukokotamou tout près de Natitingou, à Koukouabirikou autour du village de Kouaba situé sur la route Natitingou-Boukoumbé, à Tèdouoté à l'est de Manta, sur le versant nord de la chaîne de l'Atakora, ou encore à Koutougou, plus au sud du côté togolais, mais sans que leur période d'établissement ou d'utilisation ne soit précisée (N'DAH 2009 ; N'KOUÉ, KPAKOU, SEWANE 2018). L'utilisation de grottes et abris sous roche pour se cacher et dissimuler des réserves semble ainsi assez caractéristique de

l'Atakora et même, au-delà, de cette région d'Afrique de l'Ouest. En effet, dans l'extrême nord du Togo, près du Burkina Faso, les grottes de Nok et Mamproug, encore appelées grottes de Nano du nom de la chefferie dont elles dépendaient, creusent les falaises dominant la savane non loin de Tandjouaré et abritent encore des centaines de silos de terre crue. Ces silos diffèrent de ceux visibles à Tagayé-Koutanongou et Oyira au Bénin. Ils sont à la fois très nombreux et plus volumineux, occupant ainsi presque toute la cavité. À Nok, certains, construits avec des pierres, sont hauts et de forme cylindrique, ils s'élèvent jusqu'au toit de la grotte et disposent d'une ouverture latérale. Ces grottes-greniers dissimulées et difficiles d'accès servaient aussi de refuges pour les populations qui voulaient échapper aux razzias. À Nok, comme l'expliquent les anciens : « Pendant les périodes troubles, nos ancêtres se servaient de ces grottes à greniers pour se cacher » (DIPO 2016). Un descendant de ceux qui s'y réfugiaient précise : « Si nous avions été en temps de guerre, vous n'auriez trouvé personne dans le village lorsque vous êtes arrivés ici ce matin. Tous les anciens, les hommes, les femmes et les enfants, tout le monde devrait déjà être dans les cavernes. Tout ce que vous auriez découvert aurait été le bétail et la volaille. (...) Les cavernes étaient secrètes et aucun étranger n'était jamais autorisé à savoir où elles se trouvaient » (TCHAM 2003 cité par DIPO 2016). Les populations de Nok et de Mamproug auraient utilisé ces greniers et s'y seraient réfugiées dès le XVIII<sup>e</sup> s. pour échapper aux expéditions guerrières à la recherche d'esclaves, d'abord les razzias des cavaliers Kountoum puis celles des cavaliers Tyokossi, et ce jusqu'en 1914, date marquant la fin de la colonisation allemande (DIPO 2016).

Ces grottes-greniers et grottes-refuges sont aussi des lieux de culte abritant les autels des divinités protectrices des populations, populations qui les honorent régulièrement en offrant des sacrifices d'animaux. D'après les témoignages recueillis, cette sacralisation permettait à la fois de protéger ces divinités des envahisseurs et de bénéficier de leur protection, et plus généralement d'officier à l'abri de tout regard étranger.

#### Des grottes sacrées, magiques et protectrices

Comme ailleurs en Afrique de l'Ouest, les populations de l'Atakora sont dites animistes, c'est-à-dire qu'elles perçoivent une âme dans les

différents éléments qui les entourent. De plus, à l'instar de la plupart des sociétés africaines traditionnelles, le culte des ancêtres occupe une place prépondérante. Les nombreux autels recevant sacrifices et libations, situés dans les maisons ou dans la nature sont les réceptacles des âmes des défunts et de différents esprits, esprits qui peuvent également s'incarner dans un animal, un arbre, une source ou encore un rocher. Ainsi, pour les Batammariba, des puissances chthoniennes nommées dibo résident dans les sources, les cascades, les arbres, les termitières ou encore les roches, et si les humains ne respectent pas la terre, les dibo vont déclencher des catastrophes : sécheresses, pluies diluviennes ou tornades. Certains rochers ou amas de blocs sont très chargés, comme le montre l'histoire du trou « Je veux qu'il vienne » recueillie il y a une dizaine d'années chez les Batammariba du Togo (N'KOUÉ, KPAKOU, SEWANE 2018). « Entre les roches de la montagne de Bassamba, il y a un trou dont on doit se méfier, sorte de trappe visible en saison sèche, mais dissimulée sous les herbes pendant la saison des pluies. Qu'un passant, ignorant du danger qu'il recèle, s'approche du trou pour l'examiner de près, il dégringolera au fond. Impossible pour lui d'en ressortir car l'ouverture rétrécira aussitôt. (...) Les anciens nous apprennent seulement que depuis la nuit des temps, ceux qui eurent la malchance d'y tomber, n'en sont jamais revenus. Certains supposent qu'ils connaîtraient sous terre une nouvelle forme de vie, mais comment savoir ? »



**Fig. 8 : À l'écart du village de Tanéka Koko, le sentier menant à la grotte sacrée longe tout d'abord les vestiges des barricades de pierres qui, renforcées par des épineux, permettaient aux habitants de se protéger des cavaliers Bariba jusqu'au début du XX<sup>e</sup> s. (photo J. & L. Triolet).**

Dans le cadre de cet univers magico-religieux aussi foisonnant que complexe, la grotte est,

dans l'Atakora comme un peu partout sur le globe, sanctuaire. C'est le cas ailleurs en Afrique de l'Ouest, par exemple chez les Dogons du Mali (GORDON 1935) ou sur les hauts plateaux de l'Ouest du Cameroun, en pays Bamiléké (TESTA 2011 ; KENE SOMENE 2022). Pour les habitants de l'Atakora, la grotte présente un caractère sacré mais également protecteur souligné par le vocabulaire qui la désigne, les mots bori en nateni, langue des Natemba, et botanri en ditammari, langue des Batammariba, ayant « une signification religieuse profonde car ils sont d'une grande solennité, graves, puissants, fortement chargés... » (TEIGA 2014). Devenues sanctuaires, certaines grottes de cette région abritent en leur sein ces autels objets de vénération qu'on appelle aussi fétiches, et accueillent des rituels. Cette sacralisation est de plus supposée leur conférer un pouvoir protecteur magique, leur ouverture étant sensée disparaître aux yeux de l'ennemi lorsque les populations s'y cachent. Des fortifications extérieures en pierres sèches et des barricades d'épineux en périphérie pouvaient d'ailleurs renforcer de façon tangible la puissance spirituelle et magique du lieu, soulignant cette fonction duale culturelle et protectrice.

Il en est ainsi à Tayakou, le village d'origine de la famille de Kaba, une dizaine de kilomètres au sud de Tanguéta. S'ouvrant dans la montagne un peu à l'écart du village, au milieu d'un chaos de blocs rocheux provenant d'éboulements de la falaise, la grotte sanctuaire de Fiwta est sacrée pour les Natemba qui y pratiquent des cérémonies et y font des offrandes. La tradition veut que son ouverture disparaisse aux yeux d'un éventuel assaillant, et c'est sans doute en partie ce qui conduisit la population de Tayakou qui s'était soulevée à l'appel de Kaba à se réfugier dans ce site naturellement fort et discret. L'attaque de cette position par la colonne du commandant Renard le 17 mars 1917 se solda par un carnage, mais certains disent encore que les Français ne virent pas la grotte dans laquelle s'étaient réfugiés femmes, enfants et vieillards (KOUANDÉTÉ 2010 ; TEIGA 2014).

#### *La grotte sacrée de Tanéka Koko*

Une autre grotte sanctuaire s'ouvre sur le territoire des Tanéka (ou Tangba), non loin du village de Tanéka Koko, une cinquantaine de kilomètres au sud de Natitingou, environ cinq kilomètres à l'ouest de Kopargo en direction du Togo. Le nom de Tanéka Koko viendrait des

racines tan et koko, signifiant respectivement pierre et sous, cette étymologie soulignant une relation privilégiée à la roche et au monde souterrain. C'est en effet dans une falaise, à l'écart de ce village aux cases rondes en banco coiffées de chaumes, que s'ouvre la grotte, lieu de culte majeur des Tanéka et abri d'un fétiche. Des fêtes des génies y ont lieu tous les vingt ans environ, cérémonies à l'occasion desquelles tous les Tanéka ayant quitté le village à la recherche d'un avenir meilleur reviennent au pays (TAÏROU 2014). Entre deux fêtes, le sanctuaire souterrain accueille surtout les couples en mal d'enfant, l'homme et la femme tout comme le chef féticheur - c'est ainsi que l'appellent les habitants de Tanéka Koko - devant pratiquer rites et sacrifices nus dans la grotte, parfait exemple d'un culte naturiste pratiqué au cœur de la Terre, matrice originelle garante de la fertilité du monde.



**Fig. 9 : Avant d'arriver à la grotte sacrée, on passe devant le « fétiche femelle », constitué de deux arbres jumeaux dont l'un est ceint d'une étoffe et maculé de plumes collées par le sang des sacrifices ; site de Tanéka Koko (photo J. & L. Triolet).**

À la périphérie du village, un sentier s'éloigne en direction du sud-ouest tout en s'élevant progressivement vers la falaise pour atteindre un

vaste replat surplombant le village ainsi que la vallée qui s'étend en face, pratiquement jusqu'à l'horizon. Sur le pourtour de cette plateforme naturelle dont la superficie atteint plusieurs hectares, subsistent les vestiges d'une première enceinte constituée de grandes pierres plates fichées verticalement dans le sol, hautes de cinquante centimètres à un mètre selon les endroits, et de gros blocs entassés pour former des murets. En continuant vers l'intérieur en direction de la falaise, à l'emplacement d'une ancienne porte piétonne, nettement matérialisée par les dalles verticales qui encadrent encore l'étroit passage, le chemin franchit les restes d'une seconde enceinte de même facture. Ces barricades, comme les appelle la population locale, étaient autrefois très certainement renforcées par des épineux. Elles auraient été construites avant l'établissement du pouvoir colonial pour bloquer les cavaliers Bariba qui, jusqu'au début du XX<sup>e</sup> s., lançaient leurs razzias sur la région depuis les environs de Kouandé et surtout de Birni, juste une quinzaine de kilomètres plus au nord, ce qui contraignait alors les Tanéka à se regrouper sur ce plateau fortifié au pied de la falaise (KOUANDÉTÉ 2010 ; TEIGA 2014). Une fois dans la seconde enceinte, il faut passer devant le « fétiche femelle » avant d'accéder à la grotte qui abrite, elle, le « fétiche mâle ». Deux arbres jumeaux, un néré et un baobab ceint d'une étoffe et maculé de plumes collées à l'écorce par du sang, ainsi que quelques pierres entassées à leur base conservent les traces des sacrifices effectués par le chef féticheur et les couples en mal d'enfant sur le chemin de la grotte : « Lorsqu'une femme n'arrive pas à concevoir, elle vient ici avec le féticheur qui sacrifie un coq blanc, une jarre de tchoukoutou – bière locale à base de sorgho – et un chien » (TAÏROU 2014). C'est en montant ensuite plus haut, à travers un chaos de gros blocs rocheux et parmi les arbres qui la cachent presque jusqu'au dernier moment, qu'on atteint l'entrée de la grotte. Une grande ouverture résultant d'effondrements ayant affecté la base de la falaise donne dans une large et haute galerie d'accès encombrée de quelques rochers. Après quelques mètres de parcours en zigzag, on gagne une vaste salle dont le plafond s'élève à près d'une dizaine de mètres du sol. La paroi face à l'entrée est éclairée par la lumière du jour qui diffuse jusque-là et, au milieu de cette tache de lumière, le « fétiche mâle » : un tronc sinueux d'à peu près 2 m de haut supportant tout un entrelacs poussiéreux de cordes, de bâtons, de crânes, de cornes et de mandibules de chèvres qui pendent

le long de la roche grise contre laquelle il est appuyé. Juste à côté, le sang et les plumes des victimes sacrifiées maculent la paroi. Au sol, des dalles de pierre soigneusement disposées recouvrent tel un grossier pavage une vaste aire centrée sur cet autel, certainement une surface sanctuarisée au cœur de la grotte. En face, sur une avancée rocheuse en surplomb elle aussi garnie de plumes, de grandes poteries hémisphériques, sans doute utilisées lors des rites qui se déroulent dans la caverne, sont soigneusement empilées, retournées les unes sur les autres. Un peu partout, les restes de torches en paille brûlées lors des cérémonies jonchent le sol.



**Fig. 10 : Au cœur de la grotte, éclairé par la lumière du jour qui diffuse jusque-là, le « fétiche mâle » est constitué d'un tronc sinueux d'à peu près 2 m de haut duquel pendent notamment des cordes auxquelles sont attachés des crânes et des mandibules de chèvres. Au sol, des dalles de pierre recouvrent une vaste aire centrée sur cet autel ; grotte sacrée de Tanéka Koko (photo J. & L. Triolet).**

En dehors de la zone de l'autel, la grotte, assez grande et organisée autour de deux galeries principales, ne comporte pas d'aménagement notable. À gauche du fétiche, pratiquement dans

l'axe du couloir d'accès, une large galerie, encombrée d'énormes blocs descendus lors d'éboulements successifs remonte jusqu'à une ouverture sur le plateau apparue à la faveur d'un effondrement ; elle donnerait vers un autre village des Tanéka : Tanéka Béri. En partie basse et sur la gauche de l'entrée, cette même galerie se dirige vers la falaise en se rétrécissant pour aboutir à une zone surbaissée au sol sablonneux qualifiée, eu égard sans doute à son confort relatif, de « chambre à coucher » par les villageois. Au-delà, un boyau déboucherait dans les rochers au pied de la falaise. Sur la droite du fétiche, dans le prolongement de la paroi contre laquelle il est appuyé et parallèlement à la falaise, une seconde grande galerie, large de près de 12 m et haute d'une dizaine de mètres au départ, remonte elle aussi sur un chaos rocheux résultant d'éboulements successifs. Le sable fin recouvrant le sol sur les premiers mètres lui a également valu l'appellation de « chambre à coucher » ; là encore subsistent les restes de torches en paille et c'est ici que danseraient les participants aux cérémonies. Une vingtaine de mètres plus loin, cette seconde galerie s'achève sur un fontis en cours de progression vers la surface. À droite, le jour pénètre par une ouverture perçant la falaise en partie haute, tandis que des boyaux envahis d'éboulis et pratiquement impénétrables s'ouvrent en face et sur la gauche. Celui de gauche correspondrait à une « voie qui va chez le roi Kpétoni de Djougou » et qui ne peut être empruntée que « si on est puissant », c'est-à-dire si on a la magie avec soi. Outre Djougou situé à quelque 25 km au sud-est, certains disent même que ces galeries mènent très loin, à Nikki en pays Bariba dans le Nord-Est du Bénin ou encore au Togo (TANÉKA 2011) ! On retrouve là le mythe pratiquement universel du souterrain de communication à grande distance, se jouant des obstacles, du relief et de la géologie pour relier sous terre, discrètement et de façon pratiquement magique, des points remarquables de la surface (TRIOLET 2002 ; TRIOLET 2022). Et le mythe perdure et fonctionne d'autant mieux que personne ne peut aller vérifier, que ce soit du fait des éboulis qui encombrant les boyaux impénétrables ou des êtres merveilleux qui la garderaient ; à Tanéka Koko, il s'agit d'un lion, d'une panthère et d'un gros serpent ...

Cette vaste caverne, discrète et difficile d'accès, nichée dans une falaise dont la base est protégée par un replat fortifié, servait semble-t-il bien, comme le veut la tradition, d'ultime refuge à la

population du village. La défense de ce réduit, cœur spirituel des Tanéka, bénéficiait de surcroît de la puissance des esprits qui l'habitent toujours. Refuge à caractère magique, que les paroles incantatoires des Tanéka permettaient de fermer pour ne pas être découvert ou, au contraire, d'ouvrir afin de tirer sur les ennemis. C'est d'ailleurs un génie qui aurait autrefois révélé cette caverne pour la protection des Tanéka à une femme qui allait chercher du bois. Cette grotte, à la fois sacrée et refuge, combinait ainsi fortifications tangible et spirituelle, s'appuyant sur les pouvoirs particuliers attribués au monde souterrain et sur sa discrétion pour protéger la population du village. Cette double fonction se retrouve au Cameroun, en pays Bamiléké, où les grottes sacrées, dans lesquelles se déroulent encore aujourd'hui rites et cérémonies, servirent autrefois également de refuges lors de conflits territoriaux et de raids esclavagistes, puis durant la conquête coloniale (KENE SOMENE 2022). Il est tentant de faire là un parallèle avec les églises fortifiées de France, d'ailleurs parfois dotées d'un souterrain-refuge, qui, en d'autres temps et lieux, faisaient bénéficier ceux qui s'y réfugiaient de l'inviolabilité symbolique de l'enceinte sacrée et de la solidité de fortifications bien réelles (TRIOLET 2022).



**Fig. 11 : À gauche du « fétiche mâle », une grande galerie, encombrée d'énormes blocs rocheux, remonte jusqu'à une ouverture sur le plateau. À droite, les plumes et le sang des sacrifices maculent la paroi ; grotte sacrée de Tanéka Koko (photo J. & L. Triolet).**

Abri des esprits, théâtre de rituels et de cérémonies, lieu de protection pour les hommes et leurs réserves, les grottes de l'Atakora, à la fois grottes sacrées, grottes-refuges et grottes-greniers, ont ainsi été fréquentées par des populations en butte à l'insécurité, aux razzias ou à la brutalité du pouvoir colonial. Utilisées de façon essentiellement opportuniste, du fait à la fois de leur discrétion, de leur difficulté d'accès,

de leur robustesse et de la force magique qui leur est attachée, elles ne présentent que peu d'aménagements, si ce n'est les barricades de pierres les entourant et surtout, pour certaines d'entre elles, les ensembles de silos en terre crue formant greniers, tout à fait spécifiques de l'Atakora et même plus largement de cette région d'Afrique de l'Ouest. L'histoire se souvient de villageois se réfugiant dans ces grottes pour échapper aux razzias des cavaliers Tyokossi ou Bariba de la fin du XVIII<sup>e</sup> jusqu'au tout début du XX<sup>e</sup> s., puis de Kaba et ses partisans les utilisant comme points d'appui dans leur lutte contre les troupes françaises. Il est cependant probable que cette tradition trouve ses origines dans un passé plus lointain fait de migrations et d'affrontements entre groupes humains.



**Fig. 12 : La partie haute du « fétiche mâle » est formée de tout un entrelacs poussiéreux de cordes, de bâtons, de crânes, de cornes et de mandibules de chèvres ; grotte sacrée de Tanéka Koko (photo J. & L. Triolet).**

### **Remerciements**

Nous voulons chaleureusement remercier :

- Marcus Boni Teiga, journaliste indépendant et auteur de nombreux ouvrages, qui nous a accordé un long entretien à propos de l'histoire de l'Atakora ;

- Gaston Kabakou Yori, Raïmi Taïrou ainsi que Édouard et Cyrille qui nous ont guidés jusqu'aux grottes ;
- Christophe Courteau et Philippe Huet pour leurs conseils avisés et leur aide lors de ce premier voyage au Bénin ;
- et le regretté Joseph N'Tcha, notre chauffeur et guide dans l'Atakora.

### **Bibliographie**

BÂ 1992

Bâ A. H. - *Amkoullel, l'enfant Peul*, Babel, Actes Sud, Arles, 544 p.

DIPO 2016

Dipo I. - Du peuplement à la construction des greniers sous-grottes de Nok et de Mamproug (nord-ouest Togo) du XVIII<sup>e</sup> à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, *Science et technique, Revue burkinabè de la recherche, Lettres, sciences sociales et humaines*, 32-1 : 113-125.

ÉDOUARD ET CYRILLE 2014

Édouard et Cyrille - *Témoignage recueilli sur le site*.

GARCIA 1970

Garcia L. - Les mouvements de résistance au Dahomey (1914-1917), *Cahiers d'études africaines*, 10-37 : 144-178.

GORDON 1935

Gordon, H. - Au-dessus du Niger. Dans les cavernes maudites des Yapilu, *Vu*, 380 : 847-849.

KABAKOU YORI 2014

Kabakou Yori G. - *Témoignage recueilli sur le site*.

KENE SOMENE 2022

Kene Somene V. M. - *Les grottes sacrées dans l'histoire et la culture des chefferies "bamiléké" de l'ouest Cameroun XVI<sup>ème</sup> début XXI<sup>ème</sup> siècle*, Thèse de doctorat, Yaoundé, 2022, en ligne sur [https://dicames.online/jspui/bitstream/20.500.12177/11200/1/FASLH\\_These\\_BC\\_23\\_0036.pdf](https://dicames.online/jspui/bitstream/20.500.12177/11200/1/FASLH_These_BC_23_0036.pdf)

KOUANDÉTÉ 2010

Kouandété I. M. (colonel) - *Kaba, un aspect de l'insurrection nationaliste au Dahomey*, Les éditions du Flamboyant, Cotonou, 163 p.

N'DAH 2009

N'Dah D. - Contribution de l'archéologie à la connaissance de l'histoire du peuplement de l'Atakora entre le premier et le second millénaire après Jésus Christ, *Développements culturels et technologiques pendant le 1er millénaire BC/AD Afrique de l'Ouest, Journal of African Archaeology. Monograph Series*, 2 : 179-191.

N'KOUÉ, KPAKOU ET SEWANE 2018,

N'Koué B., Kpakou B., Sewane D. - *Koutammakou, lieux sacrés*, éditions Hesse, Saint-Claude-de-Diray, 128 p.

SOGAN, GONÇALVES 2006

Sogan R. J. V., Gonçalves A. - *Mémorial de Kaba*, Ministère de la culture, de l'alphabétisation et de la promotion des langues nationales, Cotonou, 30 p.

TAÏROU 2014

Taïrou R. - *Témoignage recueilli sur le site*.

TANÉKA, 2011

Tanéka - La grotte sacrée du Taneka, en ligne sur <http://taneka.centerblog.net/>

TCHAM 2003

Tcham B. - *Le Bassin de l'Oti du XVIII<sup>e</sup> siècle à 1914*, Thèse de doctorat d'état, Lomé, 837 p.

TEIGA 2014

Teiga M. B. - *Éléments sur l'histoire de la région recueillis lors d'un entretien à Natitingou*.

TESTA 2011

Testa O. - *Les grottes sacrées des hautes terres de l'Ouest du Cameroun*, Rapport d'expédition, Fédération Française de Spéléologie, 45 p., en ligne sur <https://rapports-expeditions.ffspeleo.fr/2009-012.pdf>.

TRIOLET 2002

Triolet J. et Triolet L. - *Souterrains et Croyances*, éditions Ouest-France, Rennes, 128 p.

TRIOLET 2022

Triolet J. et Triolet L. - *Des monuments sortis de l'ombre, les souterrains-refuges*, Errance & Picard, Arles, 304 p.

---

<sup>1</sup> [www.mondesouterrain.fr](http://www.mondesouterrain.fr)